

Cinéma — En primeur outaouaise au Festival du Super-8
Les révolutions quotidiennes
Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux, Film
16mm, blanc et noir de 70 minutes, réalisé par Jean Marc
Larivière

Marc Gendron

Number 27, Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, M. (1983). Review of [Cinéma — En primeur outaouaise au Festival du Super-8 : les révolutions quotidiennes / *Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux*, Film 16mm, blanc et noir de 70 minutes, réalisé par Jean Marc Larivière]. *Liaison*, (27), 44–44.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

CRITIQUES

Devant son incapacité à concilier le besoin de liberté, de dignité et l'esprit d'obéissance que la femme d'alors devait à la hiérarchie, elle prendra «le chemin du roi dans la direction opposée de l'église.» Elle aura la force de dire «non», l'ultime privilège de la liberté quand elle décide de s'opposer à une ordonnance qui toujours reflète l'ordre établi. Ce départ s'oppose radicalement à toutes les forces qui prônaient l'enracinement des Canadiens français dans leur cadre ethnique.

Le refus contribue donc à faire de ce roman plus qu'une banale étude de mœurs, plus qu'une reconstitution documentaire

d'une époque ou d'un milieu. Pierre Paul Karch s'exprime dans une forme simple, dans une tenue littéraire sans prétention. Toutefois, certaines formulations ne sont pas toujours heureuses et certaines comparaisons, trop banales. Malgré une imagination puissante et riche, la rédaction semble parfois ardue, ou plutôt, terminée à la hâte. Aussi, le trop grand nombre de personnages pour ce menu roman (125 pp.) nous laisse sur notre faim. On aurait aimé en savoir plus sur eux, sur le pourquoi de leurs actions...★

.....

Cinéma

- En primeur outaouaise au Festival du Super-8

Les révolutions quotidiennes

par Marc Gendron

Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux
Film 16mm, blanc et noir de 70 minutes, réalisé par Jean Marc Larivière, produit par Les communications osmoses, avec l'aide de l'ONF, interprété par Brigitte Haentjens, Sylvie Lacombe, Martha Wheaton. 1982. Première diffusion: The Funnel à Toronto le 27 janvier 1983.

L'occasion valait le déplacement. Présenté dans une petite salle obscure, à peine de cinéma, la projection du film prenait le sens d'un événement underground, réservé. Le cinéaste, grand, mince, à l'allure de poète échevelé, arrive sa valise à la main, nous décrivant trop sommairement sa démarche.

Des images d'une fixité, d'une plasticité que seule la pellicule noir et blanc arrive à dégager. Si la première image n'est qu'un mur blanc, une fixité du regard, ce n'est que pour mieux entendre les voix. Deux femmes, Brigitte Haentjens et Sylvie Lacombe co-habitent. Une affection particulière, une amitié indéfinissable les unit en les poussant à des gestes tendres et consolants.

vement, celui de la pensée entre les moments de parole et de silence, ponctués d'images d'une expression réduite au minimum. Certains n'auront ressenti que l'angoisse et la longueur des images. Le trop-plein ou le trop-vide de trois existences parce qu'il y a également la troisième femme, muette jusqu'à la presque fin).

Après le silence on aime le retour d'un certain dialogue; la parole ressuscite, parle des révolutions quotidiennes. La granulation de l'image, sa texture épaisse, correspondent à l'opacité des relations des personnages. Avec des analogies très belles, le film porte un contenu réflexif au-delà d'un simple exposé. Brigitte démontre le mécanisme des révolutions successives à l'aide d'un ciseau et de bouts de cordes.

À la télévision, Brigitte en entrevue, récite un poème qu'elle adresse à ses camarades. L'image indéfinie esquisse cette communication privilégiée, où l'angoisse et l'espoir devant la vie vivent le paradoxe.

Le film se termine sur une entrevue directe avec Brigitte et Sylvie. Par leurs anecdotes et leurs propos on nous renvoie à la nécessaire action quotidienne et à l'espoir d'un monde meilleur, pour ne pas avoir peur, par exemple, pour que nos enfants vivent la paix.

On reste avec une certaine imprécision après le film. Le contexte choisi d'un univers quotidien et clos, et les propos universels dans le film laissent perplexes. Bien des spectateurs se demandaient pourquoi faire un tel film. Si Jean Marc Larivière parlait d'état de réceptivité au film, plusieurs ont souligné la difficulté d'établir une complicité requise. Il n'est pas souvent donné, en effet, de voir un film qu'on peut reconstruire selon sa propre subjectivité.★